

PAUL VERCHÈRES

Dynamite !



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-047

Dynamite !

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 574 : version 1.0

Dynamite !

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

– C’est assez embêtant à te demander, dit le gros Théo Belœil en s’épongeant le front. Mais d’un autre côté, ces gens te requièrent, toi.

– Et puis après... s’il fallait que je rende à toutes les demandes, je n’en finirais jamais...

Théo Belœil, le chef de l’escouade des Homicides, avait grimpé les trois étages pour se rendre à l’appartement de Guy, et lourd comme il était, l’exercice l’avait rendu tout en sueur...

Il semblait, en plus de ça, fort inquiet...

– D’ailleurs, Théo, continua Guy, ça n’est pas du ressort de ton département..

– Non, c’est vrai, c’est vrai. Mais je suis originaire de ce village, et c’est un vieil ami à moi qui t’a fait demander. Il m’a dit, en substance : « Guy Verchères est le seul homme qui puisse mettre la main au collet de ces bandits.

Notre police municipale est complètement inefficace. La provinciale n'a pas encore réussi... Resterait un détective du genre de Guy Verchères... »

– Et puis ?

– Et puis je lui ai promis.

– Hein ?

– Je lui ai promis que tu irais.

Guy Verchères, ex-gentleman-cambrioleur, maintenant réformé, s'est taillé une solide réputation comme détective.

Certaines de ses déductions seraient dignes de passer à l'histoire, et bien peu de crimes, si parfaits soient-ils, le rebutent.

De plus, malgré une attitude un peu narquoise à l'égard du gros Théo Belœil, il a maintes fois prouvé qu'il était son ami sincère.

Et de savoir que Théo a promis...

Il réfléchit quelques minutes, puis il releva la tête...

– Très bien, Théo, pour ne pas te faire mentir à

ta promesse, je vais y aller.

Et, dans le cours de la matinée, Guy se dirigeait à petite allure, en savourant les méandres limpides de la rivière que la route suivait fidèlement, vers un petit village paisible, où venait d'avoir lieu, six jours auparavant, une très audacieuse tentative de cambriolage...

C'est tout ce que Théo Belœil avait dit.

– Il y a eu une tentative de cambriolage à la Caisse Populaire locale, et on n'a pu encore retracer les bandits... Ça va prendre de la déduction pure... !

– Tant mieux, dit Guy, si ça peut rendre le travail intéressant...

Et il s'était préparé pour ce court voyage.

Car il le voulait court.

– Je n'ai pas l'intention de passer trois semaines là, avait-il dit à Belœil, alors prépare-toi à voir l'investigation-éclair...

– C'est dommage, un beau village, tu pourrais te reposer.

Mais Guy Verchères frissonna.

– Me reposer ? Pas sérieux, Belœil ? Rien pour me reposer comme le bruit des tramways et les klaxons d’auto. En campagne je viens à demi-fou d’ennui. Il me semble que je vais mourir, les mains me tremblent, et je fais de la dyspepsie nerveuse...

Et Guy filait vers ce qu’il considérait une corvée imposée par Belœil.

Le village n’était pas très éloigné de Métropole. Une quarantaine de milles tout au plus.

Guy Verchères arriva vers trois heures de l’après-midi et se rendit voir le maire.

– Je suis Guy Verchères, dit-il, on me dit que mes services pourraient être requis ici, au sujet de la tentative de vol dans la Caisse Populaire ?

Le maire, un gros court placide, sans émotions apparentes, réfléchit un instant avant de répondre.

Par la suite, Guy se rendit compte que c’était là une habitude de cet homme.

– Oui... oui, c’est moi qui en ai parlé à Théo

Belœil, un de mes amis,

– Je suis envoyé par Théo.

Guy faisait son possible pour n’être pas trop sec, mais le travail à faire lui déplaisait tellement, surtout dans une atmosphère de petit village, atmosphère qui lui déplaisait encore plus que le travail lui-même.

Le maire dévisageait le super-détective.

Il est à croire que la physionomie de Guy lui plut, car ses lèvres se parèrent d’un beau sourire.

– Si vous voulez venir avec moi, monsieur Verchères, je vais vous conduire à la Caisse Populaire. Vous pourrez constater ce qui est arrivé. Ensuite...

Il fit un geste vague.

Ensuite pouvait vouloir dire bien des choses...

Guy Verchères le suivit...

Le village de Dyonis était petit.

Bâti en long sur les bords de la rivière, il était enfoui sous des arbres majestueux.

Les maisons étaient propres, et les habitants

semblaient de paisibles gens, plus accoutumés aux jours vécus sans heurts qu'aux événements d'une tentative de vol de ce genre.

L'édifice de la Caisse Populaire était vraiment une décoration pour le village.

Bâti récemment, coquet et charmant, le petit édifice à un étage s'élevait fièrement sous un bosquet de hautes épinettes.

C'était une bâtisse moderne.

Conçu en lignes sveltes, il était solide, et plut immédiatement à Guy Verchères.

« Voilà au moins une chose plaisante, songea-t-il, et bien chanceux encore qu'il y en ait une ! »

Il y entra, suivi du maire qui s'effaça poliment pour le laisser passer.

Dans le bureau clair, propre, au fini moderne et même luxueux, Guy se sentit plus à l'aise.

Il se respirait ici un air de ville...

– Monsieur Verchères, je vous présente Romain Lebœuf, le gérant de notre caisse. Monsieur Lebœuf va vous raconter les

circonstances de cet attentat que vous êtes venu étudier...

II

Romain Lebœuf était court, tout comme le maire, mais très maigre. Visage havre, yeux perçants, moustache noire à la Hitler.

Il déplut à Guy.

Sans bien que Guy sache pourquoi, il lui déplut.

– Bonjour monsieur Lebœuf.

– Monsieur Verchères !

Le gérant avait salué d'un petit coup sec du dos. Il regardait Guy, et celui-ci crut déceler de l'ironie dans le regard.

– Je vous souhaite bonne chance, monsieur, Verchères. Mais je tiens à vous avertir que notre police municipale est complètement perdue quant à la solution à apporter à ce mystère...

– Tiens, tiens, tiens, dit Guy. Votre police municipale, hein ?...

Il tira un paquet de cigarettes de sa poche.

– Cigarette, monsieur Lebœuf ?

– Non, merci, je ne fume pas...

– C'est ce que j'avais pensé...

– Pardon ?

L'homme déplaisait de plus en plus à Verchères.

– Je n'ai rien dit...

Guy Verchères, après avoir allumé sa cigarette, demanda :

– Dites-moi ce qui s'est passé ?

– Une tentative de vol, monsieur.

– Quel genre ?

– On a tenté de faire sauter la voûte.

– Ah ? Sauter, hein ?

– Oui, venez voir.

Il conduisit Guy à un retraits dans le mur.

Et là Guy vit les traces plus qu'évidentes de cet attentat.

Les bandits avaient tout d'abord percé un trou au foret, près de la serrure de la porte, mais dans le mur.

Ils avaient placé un bâton de dynamite là-dedans, puis il l'avait fait exploser.

Le résultat était évident.

Un trou de deux pieds carrés dans le mur en brique solide, la porte faussée, la chambranle en acier arrachée sur un pied de longueur.

Mais la porte elle-même était restée obstinément close.

Alors les bandits avaient dû déguerpir.

Verchères étudia longuement la scène du crime. Il fureta, et fouilla.

– Il n'y avait pas d'empreintes ?

– Non, dit le gérant de la Caisse.

– Bon.

Guy se remit à étudier la façon dont l'explosif avait été placé, l'apparence du trou ménagé par la concussion.

Puis il revint à l'avant du bureau.

– Fort bien, j’en ai assez vu pour l’instant. Et maintenant, monsieur Lebœuf, racontez-moi ce qui s’est passé ?

– On est venu me réveiller vers quatre heures du matin...

– Un instant, ce n’est pas vous qui avez découvert le crime ?

– Non.

– Alors je préfère interroger celui qui l’a découvert.

– Très bien, à votre goût. C’est un nommé Émile Brodeur, et son fils, Louis, qui est notre chef de police.

– Où demeurent-ils ?

– Ici, en face.

– Conduisez-moi.

Lebœuf mena Verchères de l’autre côté de la rue, vers une maison brune aux volets coquets.

Émile Brodeur était là, et son fils aussi.

Lebœuf présenta Guy.

– Ce monsieur est envoyé par la police. Il vient faire une investigation dans l’attentat contre la Caisse.

Émile Brodeur, un grand vieux à la moustache blanche, introduisit Guy dans le salon.

– Mon fils va venir dans un instant, je vais aller le chercher.

Il revint quelques instants plus tard avec Louis Brodeur, un petit brun sans grande apparence, maigrelet, certainement loin du physique qu’on aurait pu supposer chez un chef de police...

Guy en vint immédiatement au fait.

– On me dit que vous avez découvert le crime ?

– Oui.

– Racontez-moi, voulez-vous ?

– C’est l’explosion qui m’a réveillé, dit Louis Brodeur.

– Elle était forte ?

– Assez.

– Qu’avez-vous fait, alors ?

– J’ai cherché d’où ça pouvait venir, et j’en suis venu à la conclusion que c’était en avant de la maison.

– Vous êtes sorti ?

– Non.

– Qu’avez-vous fait ?

– J’ai été voir dans les fenêtres. C’est alors que j’ai aperçu une lampe de poche allumée, dans la Caisse Populaire.

– Continuez.

– L’explosion avait décroché le téléphone, dans la Caisse, et à notre Central... car nous avons le Central ici, cela sonnait, sonnait...

– Et puis ?

– J’ai écouté pour entendre ce qui se passait, et nous pouvions entendre parfaitement les pas, les murmures de leurs voix...

– Ils étaient plusieurs ?

– Nous pouvions en voir quatre qui cherchaient à ouvrir la porte de la voûte.

– Vous vous êtes rendus pour les arrêter ?

– Oh, non. À ce moment-là, nos femmes se sont éveillées. Je dis nos femmes en parlant de maman, de ma femme et de mes deux sœurs.

– Et puis ?

– Elles ne voulaient pas que nous sortions.

– Non ?

Guy souriait.

– Non, nous ne sommes pas sortis...

Louis Brodeur semblait vexé de l’attitude de Guy Verchères.

Il ne semblait pas priser l’ironie du policier.

Son père n’avait pas encore parlé.

Il continua :

– Au bout d’une vingtaine de minutes, les bandits sont partis.

– Ils ont été là vingt minutes et vous n’avez rien fait ?

– Non...

– Vous avez des revolvers ici ?

– Oui.

– Et vous n’avez pas même essayé de tirer une balle pour voir ce qu’ils feraient ?

– Non.

– Formidable.

– Pardon ?

– J’ai dit formidable...

– Je ne vois rien de formidable là-dedans. Nous étions seulement deux et ils étaient quatre...

– Mais vous aviez le central du téléphone ici, vous pouviez téléphoner à dix, vingt, trente hommes, cerner la Caisse... Ah, laissez faire ! Laissez faire !... Une telle inefficacité me dégoûte...

– Merci beaucoup... Et je ne vois pas en quoi ça peut être de vos affaires...

– Écoutez, jeune homme, je poursuis une carrière assez spéciale, celle de défenseur de la loi. Et tant qu’il y aura des policiers de votre genre, le crime sera difficile à combattre, parce que trop facilement accompli. Voilà en quoi ça peut être de mes affaires.

Guy, qui s'était assis sur une chaise pour interroger le jeune chef de police, se leva.

– Maintenant, une dernière question. Avez-vous pu reconnaître au moins la silhouette des bandits ?

– Non.

– Les reconnaîtriez-vous ?

– Non.

– Sont-ils partis à pied ou en automobile ?

– À pied.

– Il n'y avait aucune voiture de stationnée non loin ?

– Aucune.

– Et vous ne les avez pas suivis ?

– Non.

– Qu'avez-vous fait après leur départ ?

– J'ai téléphoné au curé.

– Au curé ? Pourquoi ?

Louis Brodeur ne répondit pas.

– Pourquoi téléphoner au curé, quelle affaire

avait-il là-dedans ?

– J’ai cru que c’était mieux...

– Quand avez-vous téléphoné à la police de la cité la plus rapprochée ?

– La police provinciale ? Environ une heure plus tard...

Cette fois, Guy explosa :

– Dites-donc, étiez-vous complice de ces bandits, pour leur donner toutes les chances voulues de se sauver ?

Louis Brodeur était rouge comme un coq.

Mais il ne dit pas un mot.

À son visage, Guy comprit que ce n’était pas la première fois qu’il se faisait poser la question...

Il le regarda avec un air de pitié.

– Au nom des corps policiers sérieux de notre province, monsieur Brodeur, je vous engage fortement à donner votre démission comme chef de police. Je crois que vous faites plus de tort que de bien au village...

Il continua ensuite de sa voix posée :

– Maintenant, procédons avec l’investigation. Puisque de votre côté, vous avez tout fait pour que les bandits puissent s’enfuir sans être molesté, je crois de mon devoir, maintenant, de tout faire pour les découvrir.

Il sortit.

III

La piste était blanche.

Il fallait commencer par le commencement, et Guy ne voyait qu'une chose, recueillir ici et là des témoignages...

La rumeur, les qu'en-dira-t-on, tout le commérage du village.

Car Guy, de ce qu'il savait à date, commençait à être passablement certain qu'il avait affaire à des bandits de la région.

Il en causa avec le maire.

Celui-ci avait suggéré à Guy de demeurer chez lui durant son séjour à Dyonis.

Et au souper, Guy déclara ses doutes.

– Je suis presque sûr que nos bandits sont locaux.

– Oui ? Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– D’abord le fait qu’ils semblaient au courant de l’ineptie de votre chef de police.

Le maire fit une grimace...

– Ensuite, la façon dont la dynamite a été insérée, puis explosée, prouve que ce sont de complets ignorants des plus élémentaires principes de l’art de forcer un coffre-fort.

– Ah ?

– Ils auraient dû essayer de crever la base de la voûte, par en-dessous.

– Par la cave ?

– Oui. Le plancher est la partie la moins bien armée de toute voûte.

– Je ne savais pas.

– C’est habituellement le cas, et un rapide examen de la voûte, à la Caisse Populaire me prouve que c’est la même chose qui se produit.

– Et vous croyez que ce sont de nos gens qui ont fait le coup ?

– Oui. De plus, n’oubliez pas qu’ils se sont enfuis à pied...

– Oui, évidemment, mais leur voiture aurait pu être cachée...

– Personne n'a déclaré avoir entendu un automobile démarrer ?

– Non.

– Vous voyez donc ? En tout cas, demain, je poursuis mon enquête en ce sens-là...

– À votre goût, vous savez ce que vous avez à faire...

Le soir, Guy Verchères ne sembla pas s'occuper de la cause.

Vers huit heures, sous prétexte d'aller se quérir des cigarettes, il se rendit au restaurant non loin de la demeure du maire.

Il avait demandé qu'on n'ébruite pas sa présence dans le village, et le peu d'intérêt qu'on lui marqua indiquait que le secret avait été assez bien gardé.

Il acheta des cigarettes, commanda une liqueur douce, et prêta l'oreille aux propos qui se tenaient dans l'établissement.

À prime abord, les conversations, semblaient bien anodines.

Mais l'oreille exercée de Guy cherchait dans tout ce qu'il entendait, la phrase bâtarde, le mot louche, le petit trébuchement de quelqu'un qui se sent en défaut et qui s'oublie momentanément jusqu'à montrer qu'il a quelque chose sur la conscience.

Une dizaine de jeunes gens étaient groupés autour du comptoir.

Il y en avait de tous les âges.

Et de toutes les mines...

De toutes les mines surtout...

Guy les écouta parler

Son entrée était passée pratiquement inaperçue, et il pouvait tout à son aise, à l'avant du magasin, écouter...

La conversation roulait autour de sujets bien anodins.

Quelqu'un parlait de la traverse qui venait d'être vendue...

On supputait les mérites de l'ancien traversier contre ceux du nouveau.

Puis, Guy tendit l'oreille.

Un grand roux et un petit blond causaient ensemble.

Les autres écoutaient.

– As-tu eu des nouvelles de Jos ? dit le blond.

– Non, répondit le roux... Mais il paraît que l'affaire passera pas en cour...

– Non ? Pourquoi ?

– Le mari préfère une entente à huit clos.

– Ouais... Ça va lui coûter cher, à Jos...

Un des jeunes gens dit :

– Jos peut payer un peu, mais Freddie a pas le sou...

– Et puis ça va coûter au moins un deux trois mille chaque, moi je vous le dis...

Guy sortit.

Il en avait assez entendu.

Il revint à la maison du maire, et retrouva

celui-ci dans le salon, occupé à lire tranquillement son journal.

– Excusez-moi, mais je crois que j’ai découvert une piste.

– Ah, tiens ?

– Remarquez que ce n’est rien de défini, et même, je ne devrais pas dire une piste, mais seulement un faible indice, une possibilité...

– Qui soupçonnez-vous ?

– Je ne sais pas encore... Y a-t-il dans le village deux jeunes gens qui seraient mal pris dans le moment, une question de femme mariée, peut-être ?

Le maire réfléchit un instant, comme c’était sa coutume.

– Il y a... oui, il y a Jos Dubrulle et Freddie Larivière. Ils sont pris en effet, dans une affaire...

– Quelle sorte d’affaire ?

– Ils rôdaient autour d’une femme du chef-lieu, et ils se sont fait prendre, alors le mari poursuit.

– Bon, bon... Et ils n'ont pas le sou... ?

– Certainement pas assez pour payer ce qui va leur être demandé en dommage.

Guy était satisfait.

– Savez-vous que ça serait possible... Voyez-vous deux jeunes gens bien mal pris, qui décident de voler la Caisse Populaire ? Après tout, une offense de plus ou de moins... si ça peut leur réussir... L'enjeu vaut le risque.

Le maire opinait de la tête...

– C'est plein de bon sens...

– Reste à savoir comment... et si ça peut se prouver, en admettant que ce serait vrai...

Guy se coucha tôt.

Le silence de la campagne lui pesait.

Il se coucha tôt, et avant de s'endormir, il prépara ce qu'il appelait facétieusement son « plan de campagne ».

Décidément, la petite enquête à Dyonis tournait bien... Elle serait facile, et il ne s'éterniserait pas ici.

IV

Le lendemain matin, Guy se leva tôt, et décida de marcher un peu avant le déjeuner.

Il longea la grande rue du village, et se rendit presque jusqu'à l'autre extrémité.

Il était environ sept heures du matin, et l'activité n'était pas grande dans le village.

Ici et là des femmes balayaient le devant des portes.

Une voiture venait des rangs.

Un laitier menait sa bête clopin-clopant, allant livrer le lait de porte en porte.

Guy, pour une fois, savourait l'air pur du matin.

Il y avait quelque chose qui lui plaisait à Dyonis, ce matin.

C'était peut-être la pensée que la solution du

crime de la Caisse Populaire était proche.

Il marchait lentement, réfléchissant sur les données amassées à date, quand soudain un vieillard descendit d'un perron et accosta Guy.

– Pardon, monsieur.

– Oui ?

Le vieillard avait un bon visage sympathique.

– Vous me semblez un jeune homme fort, vous, et je me demande...

– Quoi donc ?

– Je me demande si vous viendriez me donner un coup de main...

– Mais certainement, avec plaisir...

– C'est pour ma chaloupe...

– Ah ?

– Oui, elle était disparue depuis la nuit de vendredi à samedi dernier, et je l'ai retrouvée. Maintenant, ma chaîne est trop courte, et j'aurais besoin de votre aide pour remonter la chaloupe sur la grève et l'amarrer à un arbre.

– Avez-vous dit qu'elle était disparue dans la nuit de vendredi à samedi ?

– Oui.

– C'était la nuit de l'attentat.

– Où était-elle ?

– Ici, en bas.

Il montrait le défaut de côte, la pente raide, et en bas, dès ajoncs, des broussailles...

– On ne la voyait pas du chemin ? demanda Guy.

– Pas du tout.

Guy réfléchissait.

– Dites-moi, monsieur, d'après vous, quelqu'un qui aurait été étranger au village aurait-il pu connaître la cachette de votre embarcation ?

– Je ne crois pas.

– Beaucoup de monde savaient où elle était, ici ?

– Pas beaucoup. Je me suis fait creuser une

espèce de baie pour la cacher, et il y avait à peu près seulement moi qui savait qu'elle était là.

– Vous avez bien dit que vous vous êtes fait creuser...

– Oui.

– Par qui ?

– Par Léandre Dubrule.

– Parent, je suppose avec Jos Dubrule ?

– Son frère...

– Et votre chaloupe est disparue ?

– Oui. Je l'ai retrouvée à deux milles plus bas sur la rivière.

– Oui, oui, oui ! À la dérive ?

– Non, elle avait été tirée sur la grève.

– Chez quelqu'un en particulier ?

– Derrière la terre de Pancrace Larivière...

– Parent de Freddie Larivière ?

Guy posait la question par routine, il connaissait la réponse d'avance.

– Son père...

Guy fit signe, au vieillard.

– Venez avec moi, je veux examiner l’endroit où était votre chaloupe...

Il descendit précédant le vieux.

L’abri de la chaloupe était fort bien dissimulé. Une petite baie, creusée dans le sable, et enfouie sous les feuillages.

La marque de l’étrave était bien imprimée dans le sable mou.

– Elle était ici, dit le vieillard. Guy examinait le terrain.

– Montrez-moi vos souliers... la semelle ! dit-il à son compagnon.

– Écoutez, dit Guy, vous voyez cette trace de pas ?

– Oui.

– Me rendriez-vous le grand service de la surveiller comme si elle était la prunelle de vos yeux ?

– Certainement, pourquoi ?

– Je suis de la police, dit Guy en montrant son

insigne spécial. Mais c'est un secret que je vous demande de garder. Je suis ici pour faire enquête dans l'affaire de la Caisse Populaire. Cette trace de pas peut signifier beaucoup... je voudrais qu'elle soit conservée jusqu'à ce que je puisse me procurer de quoi en faire le relevé...

– Je vais la surveiller.

– Et si quelqu'un vient pour la maculer, ou l'effacer, laissez-le faire, ça n'est pas très important... Ce qui est important, cependant, c'est de savoir qui... qui est venu faire ça...

– Mais vous me dites de surveiller, puis ensuite que je puis laisser détruire la chose...

– Voilà, je me suis mal expliqué. Je ne veux pas que la trace soit détruite par accident, par quelqu'un qui viendrait et ne la verrait pas, par exemple, sans mauvaise intention. Mais d'autre part, si quelqu'un vient, avec l'intention bien arrêtée de détruire cette trace, je veux savoir qui est venu...

– C'est clair, dit le vieillard.

– Et maintenant, continua Guy, vous allez me

donner votre nom.

– Hormidas Pouliot.

– Bon.

Il partit.

Mais le vieillard le rappela d'une voix dolente...

– Hé, monsieur le policier, vous oubliez ma chaloupe....

– C'est vrai, dit Guy, j'oubliais... Allons-y, je vous donne un coup de main.

Et à leur deux ils tirèrent la chaloupe sur la grève...

Puis Guy retourna par où il était venu.

Il devenait de plus en plus convaincu qu'il était sur une piste sérieuse.

D'ailleurs, certains indices s'accumulaient et pointaient dans la même direction avec une telle insistance que c'en devenait intrigant pour Guy.

Et ce qui n'avait tout d'abord été qu'une simple intuition devenait quasi une obsession chez lui.

Il retourna à la maison du maire.

Celui-ci était à déjeuner.

– Tiens, monsieur Verchères ? Vous avez pris une marche ?

– Oui, l’air pur du matin m’a attiré.

– Tant mieux. Je vous dis que si vous demeuriez ici quinze jours, vous deviendriez gros et gras...

Guy frissonna à la pensée de rester quinze jours dans ce village.

Heureusement que les choses semblaient tourner mieux encore qu’il ne l’avait espéré.

– Monsieur le maire, je vous remercie de votre bon souhait, mais je crois que je ne l’accepterais pas, même si je le pouvais... Mes devoirs me rappelleront en ville plus tôt que vous ne croyez...

– Avec le mystère éclairci ?

– Probablement...

– Êtes-vous toujours sur la piste mentionnée hier soir ?

– Franchement et carrément, oui.

– Jos Dubrule et Freddie Larivière ?

– Oui.

Guy s’assit, dégusta la tasse de café fumant devant lui.

– Monsieur le maire, si quelqu’un voulait se cacher, où irait-il en ce village ?

– Que voulez-vous dire ?

– Si, par exemple, quelqu’un se croyait poursuivi, où irait-il pour se cacher ?

Le maire se chercha dans l’idée...

– Moi, monsieur Verchères, si je me sauvais, si je me cachais, j’irais sur la rivière.

– C’est exactement ce que je pensais... !

– Je n’irais pas au large de la rivière, continua le maire, mais je sauterais dans une chaloupe, et je longerais le bord, là où les herbes, les arbustes nous cachent à la vue.

– Touché ! s’écria Guy... C’est incroyable, mais votre déduction est exactement la même que la mienne...

Il tira un papier de sa poche, et un crayon...

Il fit un plan rapide.

– Voici la Caisse Populaire, dit-il, et voici la rivière... Supposons que quatre hommes sont là-dedans, par où sortiraient-ils, d’après-vous ? Ici ?

– Évidemment, dit le maire...

– Il y a une bâtisse comme ceci, et une autre exactement voisine. Entre les deux, un passage sombre... Vingt pieds comme ça, puis une course rapide pour traverser la rue, et les voici à la rivière...

– Oui...

– Là, ils constatent qu’il n’y a pas de chaloupe, alors ils remontent par le terrain de la fabrique, passent derrière la maison du docteur, courent rapidement dans la rue. L’un d’eux se souvient qu’il y a une chaloupe de cachée dans les arbustes, non loin de là... Il le sait, car c’est lui qui a aidé au propriétaire de l’embarcation à la dissimuler.

– Vous avez quelqu’un dans l’idée ?

– Oui.

– Qui ?

– Le vieux Pouliot...

Le maire se frotta lentement le menton...

– Possible ! Possible !

– Tellement possible, monsieur le maire que le père Pouliot s’est fait voler sa chaloupe, dans la nuit de vendredi à samedi dernier...

– Vous ne me dites pas !

– C’est lui-même qui me l’a dit, ce matin...

– Ah ! ah ! Ça devient sérieux...

– Et savez-vous où il a retrouvé sa chaloupe ?

– Non ?

– Sur la grève derrière la ferme des Larivière...

– Ah, ben, ça parle au... !

– Et c’est pas tout. Il y a une trace de pas très distinct dans le sable, près de l’endroit où se trouve la chaloupe. Je vais faire une forme et prendre cette empreinte avec du plâtre... Elle peut nous être utile...

– Certainement...

Le maire avait l’air ému.

– Comme ça, vous croyez être sur une bonne piste ?

– Je le crois, et voici le résumé que j’en fais : Nous avons deux jeunes gens qui ont un grand besoin d’argent immédiat. Ils savent que votre police municipale ne vaut pas cher. Ils savent aussi que la Caisse Populaire serait un bon endroit à dévaliser...

– Il y aurait la banque.

– J’ai vu en passant ce matin que la banque est dans une maison privée... comprenez-vous que l’endroit ne soit pas idéal ?...

– Oui, c’est vrai...

– Nos jeunes gens ne peuvent commettre un hold-up en plein, jour. Ils seraient immédiatement reconnus. Ils décident de faire sauter la voûte. Mais ils ne réussissent pas. Alors ils se sauvent. Croyant être coincés, ils filent vers le haut, volant la chaloupe du père Pouliot, et descendent le courant. Chez Larivière, ils amarrent la chaloupe, espérant pouvoir la ramener bientôt, à la faveur d’une nuit noire... Et voilà, ni vu, ni connu, il ne

s'agit maintenant que de se reprendre... et de ne pas échouer cette fois.

Le maire faisait de grands oui de la tête.

– Absolument logique. Votre théorie se tient debout...

Il se leva.

– Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

– Oh, je suis loin d'avoir terminé. Il me faut une preuve légale...

– Et c'est difficile ?

– Une preuve qui va tenir malgré les arguments de l'avocat de la défense ? Je vous crois que c'est difficile ?

Guy Verchères s'absorba dans quelques secondes de réflexion...

– Écoutez, dit-il au maire, les Larivière sont-ils nombreux ?

– Le père et un garçon, c'est tout.

– Est-ce qu'ils engagent du monde pour le temps des moissons ?

- Oui, habituellement...
- Et les hommes engagés sont difficiles à trouver... Soit, je vais m'embaucher là...
- Vous ?
- Certainement. Vous allez me prêter de vieux habits, et je vais de ce pas, travailler chez Larivière...
- Mais pourquoi ?
- J'ai une empreinte de pieds à comparer.

V

Il ne se rendit pas immédiatement chez Larivière.

Il se procura, chez le marchand Dumoulin, une livre ou deux de plâtre de Paris, puis il prit un parfait moulage de la trace de pas qui devenait la seule preuve tangible de sa théorie.

Cette empreinte une fois prise, il se rendit à la ferme des Larivière.

Pour ne pas éveiller l'attention, et pour rester dans la note, il marcha les deux milles.

Le soleil l'accabla assez pour qu'il arrive bien en sueur, le visage grisâtre par la poussière des automobiles.

Un grand vieux se tenait devant la grange.

Droit, sec, franc comme un frêne de forêt.

– Oui ?

– Je suis Nelson Papineau, dit Guy Verchères.
Je cherche de l’ouvrage.

– Sais-tu travailler aux moissons ?

– Oui.

– Logé nourri, deux piastres par jour.

Guy hocha la tête...

– Ce n’est pas mon prix, mais ça va faire...

Le vieux lui montra la maison.

– Va manger un peu, la femme va t’en donner,
puis viens nous trouver en haut de la terre, on est
après lier.

– Correct.

Une femme assez âgée se tenait sur le perron
d’arrière.

Le vieux lui cria :

– C’est un homme engagé. Fais-le manger,
puis envoie-nous trouver en clos d’avoine, en
haut.

Elle fit signe que oui, et Guy se dirigea vers la
maison.

Il mangea de bon appétit ce qui lui fut mis sur la table, car il passait midi, et il avait faim.

La marche de deux milles lui avait aiguisé l'appétit.

En terminant, il demanda à la femme :

– Ça vous ferait-y de la différence que je fume une cigarette avant de les rejoindre. J'ai marché depuis le soleil levé, pis ça me ferait du bien.

Elle eut un sourire indulgent et dit :

– Ben certain, prenez votre temps, on est pas du tue-monde, nous autres. Reposez-vous un peu, vous travaillerez rien que mieux ensuite.

Il fuma sa cigarette, se formant dans la tête, une espèce de plan d'ensemble.

Il s'agissait d'obtenir d'abord, une comparaison d'empreintes de souliers.

Cela serait possible seulement quand il saurait où couchait Freddie, le garçon.

Il lui fallait ensuite causer avec Freddie pour essayer de lui tirer les vers du nez sans que ça paraisse...

Dans son sac, Guy avait le plâtre de l’empreinte...

Dans sa tête, il avait le moyen de faire parler Freddie...

Il termina sa cigarette, en jeta le mégot dans le poêle, puis il remercia madame Larivière, et monta retrouver ceux qui travaillaient en haut.

Il n’avait jamais travaillé aux moissons, mais intelligent comme il l’était, il était certain de pouvoir, seulement à regarder faire les autres, accomplir la tâche dictée.

Il fut chanceux.

Juste avant d’arriver au clos d’avoine, il y avait un petit bosquet.

De là, à travers les branches, il pouvait voir travailler les hommes.

Le père Larivière menait la faucheuse-lieuse. Son fils, car il lui ressemblait beaucoup, menait les chevaux.

Deux hommes et une jeune fille entassaient les veilloches d’avoine.

Guy supposa que ce serait là son travail. Il examina bien attentivement comment s'y prenaient ceux qui étaient là, et quand il fut sûr de pouvoir les imiter parfaitement, il sortit du bosquet et s'avança dans le champ.

Il ne s'était pas trompé, c'était bien ce qu'on lui fit faire comme travail.

Et jusqu'au coucher du soleil, il peina avec les autres.

Par bonheur, Guy se tenait toujours en parfaite condition physique, et le travail ne l'épuisa pas. Il était fatigué, oui, mais une bonne et saine fatigue qu'une nuit de sommeil effacerait complètement.

Et quand il revint à la maison avec les autres, il mangea à sa faim, et s'en fut s'asseoir sur la galerie d'avant, où le fils Larivière était déjà rendu.

C'est là que Guy démasqua ses premières batteries..

Très finement, très finaudement...

VI

Freddie Larivière était aussi grand et aussi mince que son père, mais il ne semblait pas en avoir l'intelligence.

Le front bas, les sourcils épais, la bouche cruelle.

Des yeux assez ternes.

Guy Verchères le classa immédiatement parmi cette sorte de criminels facile à rouler, à cause de leur complète ignorance de la psychologie la plus élémentaire.

Il serait difficile, par exemple, à Freddie Larivière, de déceler chez Guy autre chose qu'un homme engagé, même avec les indices sérieux du contraire devant lui.

Guy se mit donc en devoir de tendre ses appâts.

Ils étaient tous deux assis sur la galerie

d'avant. Les filles travaillaient dans la maison, à faire des conserves. Les autres hommes engagés jouaient aux cartes dans le bas-côté, et monsieur Larivière était monté se coucher immédiatement.

Guy profita de l'intimité avec Freddie Larivière pour entamer la conversation.

– Belle terre, ici, déclara-t-il.

– Ouais, pas pire.

– Pour un gars ambitieux, c'est une vraie fortune, une belle terre de même.

Freddie Larivière cracha dans le gazon, au pied de la galerie.

– Faut qu'un gars aime ça...

– Vous aimez ça, vous ?

Freddie ricana.

– Non, certain. On travaille comme des chiens, puis qu'est-ce qu'on a à la fin de l'année ? Rien.

Guy approuvait de la tête.

– C'est vrai, ça. Les vieux sont faits pour la terre. Ils aiment ça se faire mourir. Nous autres, les jeunes, on cherche à faire notre fortune plus

vite. C'est pour ça que j'ai lâché de cultiver, moi.

– Oui ? T'vais une terre ?

– Ah oui.

– Dans le bout ici ?

– Non, dans le bas de Québec.

– Ah ?

– Ça fait que j'ai lâché ça pour venir à Métropole, gagner de l'argent plus vite. Un type débrouillard peut se faire une fortune vite, de nos jours. Un type débrouillard, puis pas trop scrupuleux...

Freddie semblait soudain intéressé aux paroles de Guy.

Il approuva.

– Un gars débrouillard, y'a pas de limites à ce qu'il peut faire...

Guy fit mine d'avoir été mis en confiance.

– J'ai été malchanceux, en ville, mais j'vas me reprendre...

– Oui ?

– Grosse malchance. J’ai été obligé de me réfugier dans la campagne, travailler aux moissons ici et là... Vous voyez...

– Malchanceux pourquoi ?

– J’me sens comme avec un ami... À part ça que je vous plains d’être ici à l’année, travailler fort, puis si vous avez besoin d’argent vous avez pas. Vous avez une belle terre, des beaux animaux, des belles bâtisses, mais pas d’argent si vous en avez besoin vite...

– Ça c’est vrai !

– En ville, comme je vous disais, un homme débrouillard... Tenez, moi j’avais une bonne petite affaire, à Métropole !

– Oui ?

– Un truc. J’ai toujours été un peu expert dans la dynamite... Faire sauter les souches, dynamiter un affleurement de roc...

Il se pencha vers Freddie.

– Allez pas me déclarer surtout, si je vous dis ce que je faisais en ville.

– Y’a pas de danger. C’est entre nous deux...

– Je travaillais pour un gars qui allait dans les entrepôts, la nuit, voler du stock. Toutes sortes de chose. C’est moi qui leur ouvrais les portes.

– Comment faisiez-vous ?

– Avec une petite charge de dynamite, juste une petite charge dans un étui de rouge à lèvres, comme pour les femmes-là.

Il était évident que Freddie était très intéressé.

Il buvait les paroles de Guy.

– Avec de la dynamite, hein ? Ça devait être difficile...

Guy haussa les épaules d’un air dédaigneux...

– Mais non, mais non. Il s’agit de savoir s’y prendre. Voyez-vous, la dynamite, c’est efficace quand on connaît ça. Faut savoir combien en mettre, pour que ça travaille, pis en même temps, pas en mettre assez pour réveiller tout le monde du voisinage.

Il imita Freddie et cracha dans le gazon.

– À part ça, faut savoir accoter la charge, pour

pas qu'elle se perde.

– Oui, oui, oui ! Continue.

– Une porte de coffre-fort, par exemple, ça prend deux bâtons de dynamite...

– Deux bâtons ?

– Eh, oui... Mais avec deux bâtons bien placés, faut savoir comment accoter ça pour garder la force contre le coffre-fort...

– Vous en avez déjà fait sauter des portes de coffre-fort ?

– Certainement.

– Êtes-vous en trouble avec la police ?

– Pas moi, mais le gars pour qui je travaillais. C'est pour ça que j'ai préféré aller en campagne pour quelque temps.

– Oui...

Freddie se leva, s'étira les bras.

Il essayait de feindre l'indifférence.

Mais ses yeux le trahissaient. Il était intéressé par ce que venait de lui dire Guy.

– Surtout déclarez-moi pas, dit Guy une dernière fois... J'ai eu confiance en vous, trahissez-moi pas !

– Mais non, y'a pas de danger.

Freddie se pencha vers Guy, toujours assis.

– À part ça, mon vieux, j'ai une proposition à te faire, demain. J pense que tu pourrais être intéressé...

– Oui ? Dans ma ligne ?

– Dans ta ligne, la dynamite, pis pas trop de scrupule...

– Correct, ça fait mon affaire. Des risques ?

– Pas gros. Une bande d'innocents qui connaissent rien, c'est facile de bien s'en tirer.

– J'suis toujours prêt.

– Demain soir je t'en reparlerai. D'ici à ce temps-là, pas un mot. Y'a des mille piastres à faire.

– Tant mieux, j'suis toujours prêt.

Et Freddie monta se coucher.

Harassé par cette journée, Guy supputa s'il devrait marcher les deux milles, aller au village raconter au maire ce qui arriverait.

Mais il décida d'aller se coucher plus tôt.

Demain soir, après son palabre avec Freddie Larivière, il irait au village.

Il monta à la chambre qui lui avait été assignée.

VII

La journée du lendemain se passa à travailler ferme.

– Il restait six arpents à faucher et lier, et on se démena pour en faire le plus possible.

Après le souper, Guy retourna s’asseoir sur la galerie.

Il ne fut pas surpris de voir que Freddie s’était adjoint un compagnon.

Pas plus qu’il ne fut surpris d’apprendre que ce compagnon n’était nul autre que Jos Dubrule,

– Tiens, se dit Guy, voilà le conciliabule qui se prépare.

En effet, pas longtemps après le souper, Freddie vient trouver Guy avec son copain.

– C’est Jos Dubrule, dit-il à Guy, un chum. Lui aussi est intéressé dans l’affaire que je te disais hier soir.

– Ah ?

– Oui. On a essayé ensemble, puis on n'a pas réussi. Mais on veut se reprendre.

– Oui ?

Il était évident que Freddie avait mis Jos au courant de ce que lui avait dit Guy.

Et le peu d'inquiétude que Guy avait pu avoir en voyant apparaître Jos se dissipa rapidement, car celui-ci ne semblait pas plus intelligent que Freddie.

– Oui, dit Freddie, on a essayé, puis on a manqué not' coup.

– C'est quoi c'est que vous avez essayé ?
demanda Guy

– Une job à la dynamite.

– Oui, hein ?

– Pas la porte de la Caisse Populaire ?

– As-tu entendu parler de ça ?

– Ben oui. Dans le village, c'te semaine, on entendait pas parler d'autre chose...

Freddie se mit à rire.

– C’est le cas de le dire que ça fait du train, de la dynamite.

Guy se joignit au rire.

– Vous voulez essayer encore ?

– Ben oui.

– Est-ce qu’il y a un gros montant dans la voûte de la Caisse ?

– Il est supposé avoir au moins dix mille...

– Oui ?

– Si c’est pas plus. À trois, ça ferait à peu près trois mille chacun.

– Ça vaut la peine, pour vingt minutes de travail...

– Vingt minutes ?

– Sans l’avoir vu, je dirais que ça prend pas plus de temps que ça...

– Nous autres on a mis deux heures pis on a manqué not’ coup.

– Où avez-vous mis la charge de dynamite ?

– Dans le mur, à côté de la porte, vis-à-vis de la serrure...

– Bon à rien ! C'est le plancher qu'il faut viser. La porte, c'est trop compliqué. Deux bâtons en dessous du plancher, vous auriez vu sauter ça.

– Ah, ben ! On y avait pas pensé...

– C'est l'expérience, là-dedans... dit Guy d'un air suffisant. C'est ça qui compte surtout.

Jos n'avait pas encore parlé.

Il s'avança vers Guy.

– En as-tu déjà fait sauter des coffres-forts ?

– Mais oui ! Deux.

– T'as réussi ?

– Oui.

Freddie regarda Jos, et celui-ci approuva de la tête.

– Moi, je serais prêt à essayer encore à soir. Si toi et Jos voulez venir avec moi, conclut Freddie.

Guy se leva.

– Pour moi, ça marche. Avez-vous de la dynamite ?

– Oui.

– Correct. À quelle heure voulez-vous y aller ?

– Vers deux heures du matin.

– Correct. Moi, je vais aller au village, dit Guy, me délasser un peu, observer voir ce qui se passe, puis vous me rejoindrez là, au pied de la côte de la traverse, à deux heures. Ça marche ?

– Tu devrais pas aller au village. Ils vont se douter que c'est toi qui a fait le coup, demain.

– Oui, peut-être, mais moi je vais être loin...

Freddie rit.

– C'est vrai que dans le fond, en redoutant un étranger, ils vont nous laisser tranquille, nous autres...

– Tu vois ?

Guy quitta les deux hommes et se hâta vers le village. Là, il fila droit chez le maire, en s'assurant bien qu'il n'était pas suivi.

– Monsieur le maire, je crois que nous les

tenons, les gars.

– Oui. Et pas besoin de grande preuve légale. Ils vont nous donner toute la preuve voulue, ce soir.

– Déjà ?

– Comment ça ?

– Ils veulent s’essayer de nouveau.

– Oui ?

– Et je vais leur aider.

– Leur aider ?

Guy relata brièvement le rôle qu’il avait joué auprès de Larivière.

Le maire rit de bon cœur

– Vous êtes bon, vous. Mais Guy redevint sérieux.

– Maintenant, il s’agit d’organiser notre affaire. Vous et six autres hommes, vous allez former un cordon autour de la Caisse. Dès que l’explosion se produira, convergez vers la bâtisse, je me charge du reste.

Il détailla le reste du plan de campagne, cette partie qu'il assumait à ses charges, lui. Puis il quitta le maire.

– Je suis mieux de filer au restaurant, au cas où mes deux gars viendraient au village et ne me trouveraient pas. Je ne veux pas éveiller de soupçons.

– Je vous comprends.

Il se rendit au restaurant.

Et là, tranquillement, il sirota des liqueurs douces.

Vers onze heures il quitta l'établissement, et se rendit à l'autre restaurant.

Là, il sirota d'autres liqueurs douces et fila le temps jusqu'à minuit.

À minuit il redescendit tranquillement vers la grande rue.

Il flâna.

Deci delà, tuant le temps.

Il était une heure exactement quand il descendit la côte de la traverse.

Là, il s'installa sur le quai, attendant l'arrivée de ses complices d'occasion.

Vraiment, l'affaire avait bien marché, et Guy se sentait fier de lui-même.

Il avait agi sur de pures intuitions, et cela lui avait bien servi, car il mettait la main sur les instigateurs mêmes de l'affaire.

Quand aux deux autres, le hasard le servirait probablement aussi bien que dans le cas des deux premiers.

D'ailleurs, il fallait compter sur les aveux possibles...

Freddie Larivière, malgré ses dispositions criminelles, n'était probablement pas un criminel endurci.

Au premier interrogatoire un peu serré, il déclarerait très probablement tous ses complices. Il était le type d'homme qui fait ça.

Deux heures à la montre de Guy.

Freddie n'arrivait pas.

Puis, Guy distingua deux ombres qui se

faufilaient le long de la grève.

– Ce sont eux, pensa-t-il.

Quelques secondes plus tard, les silhouettes se précisaient.

C'était Freddie, suivi de Jos.

Ils étaient nerveux, et Freddie avait peine à parler.

– Es-tu prêt ? demanda-t-il à Guy.

– Oui. As-tu de la dynamite ?

Freddie tendit un paquet.

– Voici.

– Au toucher, Guy vit qu'il y avait trois bâtons.

– Voici les caps, dit Freddie, et il tendit trois caps et des longueurs de mèche à Guy.

– Très bien, dit Guy, maintenant, allons-y !

VIII

Les abords de la Caisse Populaire étaient déserts.

On ne voyait âme qui vive, là ou ailleurs.

Guy se promet de féliciter le maire. La garde était bien montée, et les guetteurs étaient bien dissimulés.

Il mena ses compagnons vers la porte de l'édifice, puis, dans le creux de sa main, et avec un petit morceau de papier, il prépara une charge propre à faire sauter la serrure.

Il introduisit le mince rouleau dans le trou du pêne, puis inséra un détonateur. Un petit bout de mèche, le feu...

En un tournemain il avait enlevé son veston et il tassait la charge.

Un petit coup sourd.

Boooom !

Mais pas assez fort pour réveiller même un dormeur léger.

La porte s'ouvrit à la poussée.

Freddie et Jos se regardèrent, un air d'admiration sur le visage.

– Hé, monsieur, dit Freddie, voilà du travail bien fait !

En dedans Guy travailla rapidement.

On n'avait pas encore réparé le trou pratiqué la semaine précédente par les bandits amateurs.

Guy y pratiqua un orifice, plaça les deux bâtons de dynamite.

– Vous aviez dit, déclara Freddie qu'il fallait crever le plancher...

Depuis l'ouverture de la porte, il ne tutoyait plus Guy...

Comme s'il avait trouvé son maître...

Mais Guy haussa les épaules.

– Ordinairement, oui. Mais ici, vous avez déjà un trou creux d'un pied. En ajoutant un bâton de dynamite ou deux là-dedans, ça va être plus facile

de réussir qu'en passant par la cave.

– À votre goût.

Freddie ne cherchait même pas à discuter.

Jos, de son côté, regardait Guy avec des yeux admiratifs.

En effet, Guy plaçait la charge avec un art consommé.

Il était facile de constater, en le voyant disposer la dynamite, appuyer contre la charge le grand comptoir préalablement tiré jusque là, que Guy connaissait son affaire.

Puis la mèche fut placée, le feu...

– Venez, dit Guy.

Et ils se réfugièrent à l'autre extrémité de la pièce, le dos courbé, attendant l'explosion.

Elle se produisit.

Les deux bâtons éclatèrent comme une bombe.

Mal tenue par le reste du mur et l'opération de la serrure faussée par la force de l'explosion l'ouvrit complètement.

– Voilà votre argent, dit Guy. Maintenant, entrons là-dedans, comptons le butin, partageons et filons... Moi, je m'en retourne à la ville. J'en aurai assez pour me cacher là...

– Freddie se frottait les mains...

– Ça c'est du bon travail, ça c'est du bon travail, répétait-il.

Il entra dans la voûte, fourragea là-dedans.

Puis, tout à coup, alors qu'il ressortait, les bras chargés d'une boîte-caisse en métal, et que Jos, de son côté, lui aidait à transporter la boîte, Guy sortit tranquillement le revolver qu'il avait dans sa poche de pantalons.

– Très bien, dit-il, déposer cette boîte, et les mains en l'air, bien hautes.

Freddie ne comprenait pas.

– Aie, là !

Mais Guy fit un geste avec l'arme...

– Allons, plus vite que ça...

Freddie, blanc comme un drap, déposa la boîte, leva les mains au ciel, immédiatement

imité par Jos.

– Et maintenant, dit Guy, rangez-vous contre le mur.

Les deux hommes s'exécutèrent.

Guy se faufila de côté vers la porte d'entrée, vit que la rue était pleine d'hommes.

– Très bien, messieurs, leur cria-t-il par la porte entrouverte, venez, maintenant.

Ils entrèrent.

Le maire, des échevins, quelques marchands, et finalement, bien en arrière, la police, la piteuse police.

– Voilà vos hommes, dit Guy.

Il leur montrait Freddie Larivière et Jos Dubrule.

– L'évidence est suffisante pour les envoyer en prison durant cinq ans. À vous maintenant de les faire parler pour savoir qui les accompagnaient le soir du premier attentat...

Le gérant de la Caisse Populaire, Lebœuf, arriva en courant...

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? Il aperçut les deux prisonniers contre le mur, tenus en joue par le revolver du chef de police.

– Ils ont tombé dans le piège que leur a tendu Guy Verchères, dit le maire. Et ils lui ont demandé de leur aider à faire sauter de nouveau la voûte.

– Ah ?

– Vous voyez ce que c'est un expert, leur dit le maire. Il n'a pas manqué son coup, lui !...

Lebœuf sursauta :

– Avez-vous envie de me dire que c'est vous, monsieur Verchères, qui avez fait sauter ma voûte, ce soir ?

– Oui, avec la bienveillante coopération de ces deux messieurs.

Il montrait Freddie et Jos.

– Mais c'est absolument terrible ce que vous avez fait là. Notre voûte n'était pas assez brisée ? Il a fallu que vous complétiez la démolition ?

Guy soupira.

– Écoutez, monsieur Lebœuf. Je n'ai pas l'habitude de discuter longuement avec les gens qui ne sont pas intelligents... Mais je crois que sans discussion aucune, vous devriez être capable de vous rendre compte que sans cet attentat, sans cette deuxième tentative, il était impossible d'accumuler une preuve légale contre ces bandits. De cette façon, vous payez un peu plus cher de réparation à la voûte, mais vous tenez les coupables... Ça ne vaut pas ça... ?

Le maire intervint.

– Monsieur Verchères a raison, Romain, et je ne crois pas que tu doives t'offusquer pour si peu...

Guy ricana :

– D'ailleurs, vous pouvez toujours aller vous plaindre à monsieur le Curé. Nul doute qu'il saura vous consoler, car vous semblez avoir besoin de consolation, vous avez l'air éploré.

Durant ce court intermède entre Lebœuf et Guy, les deux bandits étaient toujours alignés au

mur.

Toutes les oreilles étaient tendues vers ceux qui discutaient.

Et le chef de police, pour donner une autre preuve de son inefficacité, écoutait lui aussi, oubliant ses prisonniers rangés contre le mur.

Il n'en fallait pas plus.

Freddie Larivière poussa soudain un rugissement.

Il bondit, suivi de Jos, et les deux hommes, lancés en bolides, réussirent à se frayer un chemin à travers les gens devant la porte...

Le chef de police criait au meurtre.

D'autres hommes lançaient des jurons.

Mais pendant ce temps, les deux bandits couraient, et personne ne faisait rien pour les poursuivre.

– Mais tirez donc ! cria Guy au chef de police.

Le jeune homme tourna un visage angoissé vers Guy.

– Je ne peux pas, dit-il, je ne peux pas, mon

revolver n'est pas chargé !

– Bien, ça c'est le comble, murmura Guy.

Il prit son arme à lui, s'en alla calmement à la fenêtre, et en deux coups, abattit Freddie et Jos qui couraient là-bas.

– C'est très simple, dit-il au chef de police en se retournant. Vous pointez l'arme, comme ça, puis vous pesez doucement sur la gâchette. Le coup part, et va frapper une jambe de votre « victime »... C'est très simple... encore faut-il y penser...

Des hommes couraient pour s'emparer des deux bandits maintenant hors de combat.

Lebœuf s'avança vers Guy.

– C'est bien beau de critiquer notre police, dit-il, mais tout ceci, nous n'avons que deux bandits. Où sont les deux autres ?

Guy le prit par le bras.

Puis il prit le maire par le bras aussi.

– Venez, dit-il, je vais vous montrer comment on procède...

Ils se rendirent vers l'endroit où gisaient Jos et Freddie.

En voyant arriver Guy, Freddie Larivière se mit à l'invectiver...

Mais Guy se pencha et lui asséna une gifle à plein visage.

– Tais-toi, c'est à mon tour de parler.

Freddie se tut.

– Je veux savoir le nom de tes complices, dit Guy.

– Quels complices ?

– Ceux qui étaient avec vous le soir du premier attentat...

Freddie cracha.

Il visait le visage de Guy, mais il ne l'atteignit pas.

Guy le gifla de nouveau.

– Vas-tu parler ?

Freddie cracha de nouveau.

Cette fois la gifle de Guy lui fendit presque la

joue.

– Correct, dit Freddie, je vais vous le dire...
Aidez-moi à m’asseoir,

Il geignit...

– Aie... ma jambe... !

Il avait été atteint à la jambe gauche, Jos semblait inconscient. Guy lui jeta un coup d’œil et vit qu’il était plus blessé que Freddie..

– Menez-le au médecin, celui-là, je crois qu’il a besoin d’urgence.

Une tache de sang, à l’aisselle, laissait prévoir à Guy que le bandit avait été atteint à la poitrine.

Freddie était assis.

Il parla.

– C’est Arthur Jodoin et Ti-Blanc Désormeaux.

Guy se tourna vers le chef de police.

– Vous avez ça en note?

– Oui.

Il se releva.

– Votre cause est complète, maintenant, vous n’avez plus qu’à préparer votre mise en accusation et mener vos hommes au chef-lieu de comté. La justice va en prendre soin après ça...

Guy se brossa un peu.

– Maintenant, dit-il au maire, nous allons retourner chez vous, je vais remettre mes habits, et retourner à Métropole.

– Vous ne vous couchez pas un peu avant de repartir ?

– Non.

– Vous devez être épuisé...

– D’autant plus une raison pour retourner à Métropole en vitesse...

Guy se tourna vers le chef de police.

– D’ailleurs, avec un système policier comme le vôtre, je ne me sens aucunement en sûreté ici, et j’ai grand-hâte de m’en aller...

Des échevins étaient là, seulement la manière dont ils se groupaient autour du maire, il était facile de les deviner.

Guy en profita.

– D’ailleurs, j’ai bien observé votre village, et je trouve que vous êtes coupables, grandement coupables. Vous êtes arriérés, butés, et pour tolérer un tel chef de police, vous devez aussi tolérer d’autres choses auxquelles j’aime autant ne pas penser...

Il fit signe au maire.

– Venez me donner mon linge, je vous prie.

Le lendemain matin, en arrivant à Métropole, Guy téléphona à Théo Belœil.

– Je t’avertis, mon gros Belœil, de ne plus jamais faire de promesses à qui que ce soit, sans me consulter d’abord.

– Ah ?

– Et je suis sérieux. Si tu crois que je vais retourner travailler avec un corps de police du genre de celui de Dyonis, tu te trompes grandement...

– La cause est finie ? Tu as trouvé les coupables ?

– Oui.

– Alors...

– Alors je te le dis, gros Belœil. Je n'aime pas la campagne, je n'aime pas les villages, je n'aime pas les policiers genre Louis Brodeur... Tiens-toi-le pour dit...

Cet ouvrage est le 574^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.